

## ACCOMPAGNER L'ENFANT EN DEUIL

Françoise Glorion

Centre Laennec | « Laennec »

2003/1 Tome 51 | pages 21 à 33

ISSN 1272-520X

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-laennec-2003-1-page-21.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Françoise Glorion, « Accompagner l'enfant en deuil », *Laennec* 2003/1 (Tome 51),  
p. 21-33.

DOI 10.3917/lae.031.0021  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Laennec.

© Centre Laennec. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Relation de soin

**Témoignage**  
Françoise Glorion  
Pédo-psychiatre

# Accompagner l'enfant en deuil

*Quelle aide pouvons-nous apporter à l'enfant confronté à la perte d'un proche, d'un être cher ? Pédo-psychiatre et ancienne Présidente de Jalmaalv-Ile de France (1), Françoise Glorion se réfère à son expérience pour évoquer la relation particulière de l'enfant avec la mort et témoigner de sa capacité à affronter le deuil, s'il trouve auprès de lui les appuis nécessaires (2).*

(1)  
Jalmaalv (Jusqu'à la mort accompagner la vie), Paris Ile de France, 132 rue du Faubourg Saint Denis – 75010 Paris  
Tél. : 01 40 35 89 40.

(2)  
Françoise Glorion a donné en octobre dernier, pour l'association Jalmaalv Paris Ile de France, une conférence autour du thème « Accompagner l'enfant en deuil ». L'article que nous publions ici est issu de son exposé.



La perte d'un être aimé durant son enfance, en particulier au sein de sa propre famille – père, mère, frère ou sœur, grands-parents – est bien évidemment un drame grave qui risque de compromettre durablement l'équilibre psychologique et le développement ultérieur de celui qui le subit. Et pourtant ce risque a longtemps été ignoré, comme on ignorait d'ailleurs, scandaleusement, la souffrance physique des enfants, comme on ignorait qu'un enfant puisse avoir une pensée propre et des sentiments, une vie psychique riche et d'autant plus fragile qu'il s'agit d'un être en constante maturation. C'était la conception bien connue : « Tu ne peux pas comprendre, on verra quand tu seras grand ». Pour la Fédération Jalmary, cette préoccupation s'inscrit dans le cadre d'un large objectif de sensibilisation face à l'ensemble des questions qui se posent autour de toute fin de vie. L'approche et l'accompagnement du deuil sont relativement récents, ceux du deuil de l'enfant plus encore. Les réactions d'un enfant, son chagrin ou son absence de chagrin, nous sont difficiles à comprendre. Nous, adultes, avons tendance à projeter nos propres sentiments, nos propres conceptions, en ignorant l'univers mental de ces enfants qui nous déconcertent. Beaucoup d'entre nous ont une certaine réticence à évoquer des situations qui nous font peur et nous troublent. Ces *a priori* compliquent singulièrement la compréhension des enfants endeuillés. Néanmoins, dans la mouvance du développement des soins palliatifs et de l'accompagnement, l'intérêt et la réflexion se sont éveillés vis-à-vis de la relation particulière de l'enfant avec la mort et de sa capacité à affronter le deuil.

Nous allons donc tenter d'aborder cette question, avec un double objectif : aider et accompagner ces enfants frappés par la souffrance du deuil en essayant de comprendre la diversité de leurs réactions dans des circonstances qui, elles aussi, peuvent être fort différentes ; mais également contribuer à faire évoluer les mentalités face à la mort, en rappelant la confrontation – hélas – possible de l'enfant avec cette réalité en soulignant la grande nécessité de ne pas négliger l'importance du deuil, même lorsque les circonstances paraissent en minimiser la gravité – je veux parler des deuils « oubliés ». Je m'appuierai sur des témoignages que j'ai pu moi-même recueillir, à la fois dans ma pratique professionnelle et au cours des rencontres et des

expériences que la fédération Jalmalv m'a donné de vivre. J'ai choisi d'aborder quelques points précis pour guider notre réflexion : comment évolue l'idée de mort chez l'enfant, dont les réactions varieront évidemment en fonction de l'âge ? Quelles sont les réactions que l'on peut qualifier de « normales » à la suite d'un décès et qui, souvent, étonnent et déconcertent les adultes trop rationnels que nous sommes ? Quelles attitudes et quel soutien pouvons-nous offrir à ces enfants ? Enfin, je conclurai sur une note d'espérance : l'être humain, l'enfant par conséquent, peut affronter les pires traumatismes que réserve la vie à condition de ne pas être abandonné à sa souffrance.

## Comment évolue l'idée de la mort chez un enfant

En guise de préambule, je reprendrai cette phrase du psychologue Emerson : « Lorsqu'il s'agit de la mort, nous sommes tous des enfants », à laquelle répond une autre phrase du psychiatre Daniel Oppenheim : « Les enfants en savent autant que nous, les adultes, à propos de la mort », c'est-à-dire rien du tout. C'est bien là notre problème. Nous sommes constamment étonnés de cette sorte de familiarité qu'ont les enfants avec la mort et qui souvent nous dérange. Isabelle, deux ans et demi, était capable de dire très pertinemment : « le papa de maman est mort, il bouge plus, il peut pas voir, il entend pas et maman peut plus le voir jamais. » Que savons-nous de plus, en fait ? Je ne veux pas dire que les enfants ont de la mort une connaissance identique à la nôtre, mais il est important de se rappeler qu'ils sont très tôt confrontés aux réalités de la vie. Ne serait-ce que par cette médiatisation à outrance qui ne nous fait grâce d'aucun des drames de la planète – nous ne pouvons pas imaginer que nos petits soient sourds et aveugles et puissent échapper à ces litanies de catastrophes que nous déverse l'information quotidienne – mais aussi par le biais de la nature : une fleur meurt, un arbre perd ses feuilles, un chien ou un chat meurt parce qu'il est vieux ou parce qu'il se fait écraser par une voiture...

### Le tout-petit et l'angoisse de la séparation

Même avant de pouvoir s'exprimer par la parole, il semble que l'enfant très jeune soit sensible à la séparation, ce que les



psychologues appellent la « perte » de l'objet aimé. C'est un psychiatre américain, Spitz, qui a étudié ces réactions du tout-petit qu'il intitulait « l'angoisse du huitième mois ». Le bébé, jusque-là paisible la plupart du temps lors des séparations, se met à manifester son anxiété, son malaise – peut-on dire sa souffrance ? – lorsque sa mère le quitte ; et, si l'on est attentif à ses réactions, il peut exprimer une réelle angoisse lorsque cette absence se prolonge en provoquant la rupture brusque de ses habitudes. Ainsi, vers un an, la séparation peut se traduire par un réel malaise dont les symptômes rappellent étrangement ceux du deuil : les cris correspondent à la révolte, au déni ; la tristesse, évidemment, à un état dépressif. L'acceptation ultérieure sera fonction du soutien et de l'environnement affectif dont le bébé aura bénéficié, faute de quoi des désordres psychologiques sévères, pouvant aller jusqu'à un retard dans son développement physique, intellectuel et affectif, risquent d'apparaître. On parlait autrefois d'hospitalisme ; cette époque est heureusement révolue. Néanmoins, on peut avancer avec certitude que l'être humain, dès sa première année, est, si l'on peut dire, préparé à affronter le deuil sous toutes ses formes, ces pertes multiples que nous devons assumer tout au long de notre vie, jusqu'au deuil le plus grave que représente la perte d'un être aimé.

### **L'enfant qui parle : la mort « mise en jeu »**

C'est, bien entendu, à partir de l'apparition du langage, autour de trois ans, que l'on peut vérifier comment s'installe dans l'univers mental de l'enfant le concept de mort. Entre trois et cinq ans, à peu près, ce concept repose uniquement sur la notion de séparation. Mais l'enfant vit dans le présent, il n'a pratiquement pas de représentation de son passé, encore moins de son avenir. Tout est possible à cet âge et si quelqu'un s'en va, si sa mère en particulier le quitte, elle ne peut pas ne pas revenir. Il ne peut donc appréhender le caractère définitif de la mort, d'où l'apparition de nombreux malentendus qui rendent la communication difficile. Mais l'anxiété plane ; et c'est alors que le jeu devient, sans doute, l'une des façons d'affronter la mort, ni douloureuse, ni triste, et de pouvoir en parler. L'enfant continue à parler du proche décédé comme s'il était toujours là, puisqu'il s'attend toujours à le revoir. Il s'inquiète du moment de son retour sans

forcément manifester de chagrin, ce qui reste très déconcertant pour ses proches qui, eux, sont plongés dans leur peine. À partir de cinq – six ans et jusqu'à neuf – dix ans, un enfant est bien obligé d'admettre le caractère définitif et irréversible de la mort, ne serait-ce bien souvent qu'au travers de la perte d'un animal familial qui bouleverse les habitudes quotidiennes. Il va falloir pourtant qu'il l'admette, qu'il fasse le deuil de sa toute-puissance. C'est alors que peut apparaître une certaine peur qu'il va chercher à combattre par le jeu, la dérision. Jouer à la mort en essayant de montrer son pouvoir : « Pan, je te tue, tu bouges plus. Je me relève, je suis plus mort »... Jouer au fantôme, manipuler les monstres, les squelettes... Mais la mort, matière à jouer, devient aussi sujet d'inquiétude, comme le sommeil où l'enfant hésite à plonger car il est le signe de la séparation. D'où l'apparition possible de terreurs nocturnes, de cauchemars où s'expriment l'angoisse de la rencontre des personnages effrayants, les monstres, les sorcières, les animaux féroces. La peur du loup continue à rôder dans les chambres d'enfants... C'est aussi un moment où l'enfant, suivant l'environnement familial et éducatif dont il a bénéficié, va pouvoir s'angoisser à propos d'un service funéraire, d'un enterrement, s'il n'y a pas été bien préparé. Une petite fille de six ans, m'a-t-on rapporté récemment, très attentive et calme lors des obsèques de sa grand-mère, s'est mise à crier au cimetière en réalisant que le cercueil allait être enfoui dans la terre, ce dont on avait négligé de lui parler. On voit bien, déjà, comme la communication sur ces sujets est importante. Mais à cette période l'enfant n'a pas peur lui-même de mourir.

### L'enfant déjà grand, face à la mort inexorable

Progressivement, de neuf à douze ans, va s'affirmer le caractère inexorable et universel de la mort, et l'on peut dire que l'enfant a pratiquement alors la même connaissance de la mort que l'adulte. Les mêmes questions apparaissent et n'ont plus de réponses catégoriques. En effet, comme nous, l'enfant recherche les causes de la mort : vieillesse, accident, maladie... Peu à peu, il découvre que l'on ne peut s'en prémunir catégoriquement, quelles que soient les précautions prises. Comme chez l'adulte, c'est surtout le désir de s'exclure de cette évidence qui domine. La tristesse, les peurs, la révolte et la culpabilité, lorsque la mort se fait très proche, éclatent. À l'adolescence plus encore,



s'accroît cette lutte entre les désirs d'indépendance qui s'affirment et le besoin intense d'être protégé, surtout quand surgit la confrontation avec un deuil à faire.

### Des réactions « normales » souvent déconcertantes

Parallèlement à cette évolution du concept de mort chez l'enfant, on peut facilement imaginer que ses réactions, lors du décès d'un de ses proches, peuvent prendre des allures différentes suivant son âge. Mais, même en l'absence parfois choquante de manifestations de chagrin, même si les signes du deuil ne sont pas évidents, il est important de ne pas oublier que les enfants vivent leur deuil. Pour les aider et les accompagner, il est essentiel qu'on leur donne la possibilité d'exprimer leurs sentiments sans crainte de déranger, alors même et surtout que la mort d'un parent les prive d'une grande partie de cette possibilité. Habituellement, c'est auprès de ses parents, de sa mère surtout qu'un enfant investit la majeure partie de ses émotions. Pour l'aider à les exprimer dans des circonstances si perturbantes, il est nécessaire de les reconnaître et de les accepter sans s'en étonner, quelle que soit la manière dont elles s'expriment.

#### La peur d'être abandonné

C'est la peur qui s'installe en premier chez l'enfant qui a perdu un parent, peut-être avant le chagrin : peur de perdre son propre bien-être, peur de ne pas savoir qui s'occupera de lui. Un garçon de quinze ans, aîné de cinq enfants dont le père vient de mourir accidentellement, s'inquiète très vite : « Qui va subvenir à nos besoins ? » Certains en ont très rapidement une prémonition étonnante. Les deux parents d'Hélène, sept ans, ont été tués la nuit de Noël ; elle-même, à peine blessée dans l'accident, est restée calme lors de son hospitalisation. Mais dès que la mort a été évoquée, elle a exprimé : « Je veux rester avec Cécile ». Il s'agissait de sa sœur aînée. Elle avait tout de suite envisagé sa propre protection.

La peur que l'autre parent ne meure aussi, et d'être alors abandonné, doit pouvoir s'exprimer et l'enfant être rassuré. On entend souvent des reproches, des appréciations péjoratives, à propos d'enfants qui ne manifestent pas immédiatement leur chagrin ;

c'est méconnaître ce processus de maturation permanente et obligatoire que doit suivre un enfant, et plus subtilement peut-être ce besoin naturel de se protéger comme si, devant le traumatisme énorme de la perte d'un soutien indispensable, il sentait qu'il n'est pas en mesure de le supporter et s'efforçait de l'écartier. Une amie très proche, dernière de cinq enfants et qui avait perdu sa mère à onze ans, a pu me raconter, près de cinquante ans plus tard, qu'elle ne se souvenait pas de son chagrin mais seulement de la hantise qu'elle avait eue d'être abandonnée ; ce qui l'avait fait s'accrocher sans relâche à sa sœur la plus proche avec qui, pourtant, elle se disputait énormément. Cette apparente incompréhension est en fait un déni inconscient qui sert alors de protection. Le sentiment d'insécurité peut aussi donner lieu à des attitudes de provocation, de colère, l'enfant cherchant à défier l'autorité du parent qui reste : assez peu de temps après la mort subite de sa mère, une adolescente de quinze ans, aînée de quatre enfants, a pu crier à son père alors qu'elle était simplement en contradiction pour une circonstance peu importante : « Maman ne t'a jamais aimé ». Le déni sert aussi à protéger l'autre en cachant sa détresse, afin de ne pas aggraver le chagrin que l'enfant devine chez l'adulte et qui le met mal à l'aise.

### Un sentiment de culpabilité

Il faut reconnaître également un sentiment de culpabilité très constant chez un grand nombre d'enfants. Comme nous le savons, ce n'est que vers huit – neuf ans que l'enfant prend conscience de sa propre finitude ; auparavant, il ne peut se rendre compte de l'irréversibilité de la mort et même celle d'un proche ne le renvoie pas à sa propre mort. Il n'a pas d'angoisse existentielle. Son chagrin, sa souffrance sont avant tout liés à l'absence, et sur cette souffrance se greffe inévitablement un sentiment de culpabilité. L'enfant se demande pourquoi son père, sa mère, l'ont abandonné, l'ont laissé tomber ; très souvent, il se rend responsable de ce départ sur le mode « C'est parce que je ne suis pas un bon enfant ; c'est parce que je n'ai pas été assez gentil... ». Ce sentiment de culpabilité peut être particulièrement fort chez le très jeune enfant, alors qu'il a une vision totalement égocentrique et même magique du monde. Il pense que ce monde tourne autour de lui et donc qu'il est entièrement responsable de tout ce qui arrive. Avouons que nous avons tendance à renforcer ce sentiment dans un louable souci





à la fois protecteur et éducatif. Qui n'a dit à son enfant : « C'est ta faute, je te l'avais bien dit ; ne touche pas à cette tasse et tu l'as cassée ; ne monte pas sur ce vélo et tu es tombé ; n'oublie pas ton pull et tu as eu froid, tu es enrhumé... Complexité et ambivalence des relations humaines... On imagine bien à quel point cette culpabilité est latente et inévitable, plus encore lorsqu'il s'agit du départ d'un frère ou d'une sœur avec qui les relations ont toujours, à un moment ou à un autre, un aspect conflictuel. Les enfants d'une même famille ne se privent pas entre eux d'invectives sanglantes qui prennent une résonance singulière lorsque, malheureusement, un drame arrive. Quoi qu'il en soit, et quelles que soient la nature et les circonstances d'un deuil, il est fondamental de savoir que l'enfant éprouve ce sentiment de culpabilité, tout simplement lié à sa condition d'enfant. Ceci devient alors un fil conducteur pour aborder notre question : comment aider et accompagner ces enfants dont le deuil nous préoccupe et, souvent, nous bouleverse ?

### Accompagner l'enfant en deuil

Comment aider ? Il est avant tout important de ne pas présumer connaître les sentiments d'un enfant mais de parvenir à lui demander comment lui-même voit les choses. Les membres de la famille, mais aussi les professionnels, doivent aller systématiquement et assez vite au-devant de cette culpabilité, quel que soit l'âge de l'enfant. Mais ce n'est pas si facile ; quand une mort survient, la famille déroutée, bouleversée, ne sait pas quoi dire. Alors, souvent, on ne dit rien ou on parle à mots couverts. C'est là, sans doute, que les professionnels de l'enfance peuvent jouer un rôle important lorsqu'il s'agit de répondre à une demande de conseils, non pas en prenant la place de la famille, mais en affirmant quelques recommandations simples.

#### Informer l'enfant

Un enfant doit être au courant de la mort d'un proche et de ses circonstances, et cela dans les délais les plus courts. Il faut conseiller impérativement cette information et bien expliquer aux familles que le silence, la désinformation, sont des traumatismes supplémentaires ; c'est un préalable indispensable. Céline, onze ans, avait survécu à l'accident qui avait tué sa

mère. Elle était hospitalisée depuis un mois dans le service de chirurgie orthopédique en attendant la réparation de ses multiples fractures. Elle ne se plaignait pas, ne réclamait rien, était bien entendu gâtée par les infirmières, bouleversées par son drame dont on ne parlait pas. Plus grave : on l'avait laissée écrire à sa mère. Il devenait évident que cette situation ne pouvait durer, même si à cette époque (au début des années 80) les connaissances sur l'équilibre psychologique et affectif de l'enfant étaient encore limitées. J'ai donc été chargée de lui livrer la triste réalité. Je revois son visage impassible, ses yeux graves et vaguement réprobateurs. Elle n'a pas sourcillé, n'a pas posé de questions, n'a pas pleuré. Elle savait sûrement que sa mère était morte. C'était elle qui jouait de façon un peu morbide avec les adultes qui l'entouraient et qu'elle devinait si fragiles. Peut-être même les protégeait-elle d'une certaine manière. J'ai senti que sa confiance en était largement entamée.

### Aider l'enfant à s'exprimer

Quant à la culpabilité déjà évoquée, il est nécessaire d'affirmer à l'enfant « Tu n'es pas responsable de cette mort, ce n'est pas de ta faute, même si tu as fait des choses que tu te reproches ». Aller au devant de ce que l'enfant imagine sans craindre d'éveiller, comme on l'entend souvent dire, des idées qu'il n'aurait pas eues. Pour nous, adultes, le monde intérieur d'un enfant est très mystérieux ; nous sommes loin d'imaginer tout ce qui peut s'y loger, y compris dans des circonstances qui nous auraient échappé. Un pédiatre se souvient d'un enfant devenu triste et renfermé depuis l'arrivée, ou plutôt la non-arrivée, de son frère mort-né. Comme il demandait à cet enfant : « Tu ne crois tout de même pas que c'est ta faute ? » il a vu son visage se détendre ; et l'enfant s'est mis à parler. Un jour, pendant la grossesse de sa maman, elle lui avait demandé un verre d'eau. Il s'était trompé de cruche et avait pris de l'eau déminéralisée pour le fer à repasser. À la première gorgée, sa mère s'en était aperçue et l'avait grondé, mais il restait convaincu que son frère était mort à cause de cette erreur et n'osait pas en parler. On pourrait multiplier les exemples de ce type, mais il nous suffit d'affirmer ceci : le plus grand bien que nous puissions faire à un enfant est de l'aider à s'exprimer. Encore faut-il être en mesure de pouvoir le supporter.



## Soutenir l'entourage de l'enfant

Cela nous conduit à une autre particularité de l'enfant en deuil : il va dépendre en grande partie des personnes, elles-mêmes en deuil, qui l'entourent. Si celles-ci ne peuvent faire le deuil du mort, l'enfant ne le pourra pas non plus. En plus de celui qui est parti, il se sent abandonné du ou des parents ou grands-parents qui lui restent, lesquels, de surcroît, lorsqu'il s'agit de la mort d'un frère ou d'une sœur, idéalisent presque obligatoirement le disparu. Le deuil de l'enfant est à ce point dépendant du deuil des adultes qui l'entourent que, si ceux-là refusent la mort, s'enferment dans le silence, se murent dans leur douleur, l'enfant, tellement instinctif et intuitif, va le percevoir et, en quelque sorte, différer son propre deuil pour protéger ses proches en difficulté. Mais ces deuils différés par obligation, non faits ou mal faits, sont des bombes à retardement qui risquent de causer beaucoup de dégâts lorsqu'elles explosent, bien plus tard.

Le témoignage d'une jeune femme médecin, plus de quarante ans

### Une mort passée sous silence

Cacher la mort d'un proche à un enfant est une profonde erreur. Taire la mort d'un parent à un enfant peut le faire vivre dans une crainte excessive de la mort et l'amener à fuir les épreuves. La mort d'un parent entrave la conception qu'un jeune enfant se forge de la vie. Un tel évènement nécessite une grande attention de l'entourage social à l'égard de l'enfant et de sa famille, pour déceler les réactions néfastes au développement de l'un ou l'autre de ses membres et intervenir à temps. L'enfant a droit à la vérité et a besoin d'être rassuré quant à ses capacités de faire face à la mort d'un de ses parents. Il a besoin également qu'on aide son parent survivant à vaincre ses propres difficultés et sa peur de ne pas se sentir capable d'assumer seul sa tâche. La souffrance des enfants, comme celle des adultes, a besoin de s'exprimer, d'être entendue et reconnue pour être apaisée ; « ça fait du bien d'être écouté ». Le temps et l'amitié sont les grands thérapeutes du deuil. Le contexte du décès est essentiel à examiner pour repérer les deuils à risque de complications et les complications du deuil, et proposer l'aide d'un psychologue.

● **Françoise Varaigne**

après la mort de sa mère, est à cet égard très bouleversant (3).

## Conclusion

Ces réflexions ne sont que des fils conducteurs qui doivent s'adapter à chaque situation. Je pense que nous avons tous

(3)  
VARAIGNE F. Une mort passée sous silence, in : l'enfant en deuil, *Jalmarv*, déc. 2000, 63.

admis, et c'est en fait une question d'éthique, que les enfants ont le droit d'être inclus dans toutes les circonstances de la vie familiale, avec les prudences que leur condition d'enfant nous impose. Ils ont le droit d'être informés de la maladie, de la gravité d'une maladie, et même de l'approche de la fin de vie d'une personne qu'ils aiment ; ils ont le droit d'être associés à tous les rites funéraires qui entourent le décès et ils ont extrêmement besoin de pouvoir s'exprimer auprès d'interlocuteurs qui leur permettent d'être rassurés dans leur besoin de sécurité, de protection, finalement d'amour. C'est le beau travail engagé depuis plusieurs années par l'association Vivre son deuil (4) : elle propose des ateliers de partage et de soutien, essentiels aux enfants et aux familles touchés par le deuil traumatique d'un des leurs, surtout si la violence (accident, suicide...) est présente.

Nous aimerions éloigner d'un enfant des souffrances qui nous paraissent trop lourdes. Il ne faut pas rêver, et beaucoup – dont je suis – considèrent qu'on n'efface jamais un deuil ; néanmoins, tout peut être mis en œuvre pour que la vie de ces enfants se poursuive, avec une cicatrice certes, mais acceptée et avec laquelle ils puissent vivre. À nous tous d'être attentifs aux endeuillés qui nous entourent, enfants et parents, de les accompagner chaleureusement dans l'épreuve de leur deuil, de les aider à retrouver l'amour de la vie.

Il faut oser parler avec les jeunes de la mort avant qu'ils ne la rencontrent sur leur chemin, afin qu'ils puissent aussi réfléchir au sens de leur vie. Rien n'est jamais vraiment fini ; tout continue, surtout pour un enfant qui porte en lui la capacité de rebondir devant toutes les épreuves de la vie, qui a cette capacité de résilience si bien écrite par Boris Cyrulnik (5). Nous devons être là pour les entourer avec notre patience, nos limites également, notre responsabilité, tout simplement notre amour.

● **Françoise Glorion**

(4)  
Vivre son deuil : 7, rue Taylor  
75010 Paris – Tél. : 01 42 08 11 16  
ou 01 42 38 07 08.

(5)  
CYRULNIK B. *Un merveilleux  
malheur*, éd. Odile Jacob, 2002.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille  
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille  
Fait briller tous les yeux,  
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,  
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,  
Innocent et joyeux...

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,  
Ses pleurs vite apaisés,  
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,  
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie  
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! Préservez-moi, préservez ceux que j'aime,  
Frères, parents, amis et mes ennemis même  
Dans le mal triomphant,  
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,  
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,  
La maison sans enfants !

Victor Hugo

Extrait de *Les Feuilles d'automne* - 1831

